

Histoires de loups, de cochons

et d'autres vivants, parmi lesquels des humains

Alain Thévenet

L FAISAIT BEAU. DE MON BALCON, JE REGARDAI VAGUEMENT LES gamins jouer dans la cour. Un «grand» (dix ans environ) était sans doute en charge d'un petit frère ou petit voisin de trois ans à peu près. Et voilà que le grand se retourne pour voir si le petit le suit toujours et le découvre en train de grattouiller quelque chose, sans doute quelque danger ou quelque interdiction. «Ne va pas là! s'écrie-t-il, il y a le cochon!» Tiens! On aurait plutôt dit «le loup». De toute façon, le petit n'a pas paru particulièrement impressionné. Mais voilà qui s'associe au malheureux petit Blanc privé de son pain au chocolat pendant le Ramadan (surcroît de méchanceté, alors que le Ramadan est tombé pendant plusieurs années consécutives pendant les vacances scolaires!).

Donc, il va falloir tout changer, ça repart à l'envers: Le grand méchant cochon et les trois petits loups. Problème: il n'y a pas de loup au Maghreb, du moins je ne crois pas, ou alors vraiment pas beaucoup. Le cochon peut bien remplacer le loup, à condition de se souvenir des sangliers qu'on a pu parfois croiser dans nos forêts, dont l'aspect n'était pas particulièrement avenant. Mais le petit loup à la place des petits cochons, ça ne va pas! Quoique, pourquoi pas... Le plus proche, dans le rôle de la victime «trop gentille», ne serait-ce pas l'agneau? Le loup et l'agneau, le méchant et le gentil naïf, nous y voilà. Si nous, dans nos campagnes empreintes de culture, on tue rituellement le cochon, «là-bas», ils sacrifient le mouton. Il en faut toujours un qu'on sacrifie. D'ailleurs, il y a bien une histoire avec Abraham, tout prêt à sacrifier son fils pour obéir au «bon» Dieu, et le brave mouton qui s'est présenté à la place. Le

mouton! Voilà sur qui on peut être d'accord. C'est toujours lui qui trinque; normal, il n'est pas méchant, mais un peu niais. C'est pour ça que le Jésus, «agneau de Dieu», a pris sans doute sa place.

Ça me rappelle la «Sainte Trinité». Vous savez: Dieu le père, toujours aussi rancunier et pas très futé, celui d'Abraham; le Saint-Esprit, l'intello qui plane et ne se rappelle même plus qu'il a engendré; et le Jésus qui croit tout ce qu'on lui dit et, pouf, finit crucifié, pour arranger tout le monde.

Donc, dans toutes ces histoires, c'est le mouton qui trinque toujours, depuis l'histoire d'Abraham. Bien fait! Il est trop gentil ou trop niais, ça dépend comment on voit les choses, mais il faut toujours un sacrifié. S'il veut une place, ne serait-ce que celle du réprouvé, il lui faut faire comme les Roms et envoyer les agneaux mendier dans le métro (tout en leur apprenant cependant à éviter les services sociaux, identifiés ici à la SPA). D'ailleurs, c'est déjà ce qui se passe, et aussi avec les petits rebeus (pas toujours, mais souvent, ou en tout cas parfois). Petits, on les regarde déjà comme bizarres, on sait pas, mais il y a quelque chose, et c'est pas étonnant, vu d'où ils sortent... «Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, ou bien quelqu'un des tiens»!

CHOC DES CIVILISATIONS ?

En fait, les Arabes-musulmans et nous-chrétiens, sommes-nous vraiment «pas pareils»? Bien sûr, on a toujours eu des embrouilles. Pourtant, il y a bien des points de ressemblance. Par exemple: eux, ils ont la Charia, nous on a saint Paul. Les deux nous annoncent qu'en cas d'apostasie, de sodomie, d'acédie et de plein de trucs en -ie, Dieu le Père, en chair et en os, va descendre du Ciel pour nous tabasser, pire que les Américains à Guantanamo. Au départ, les Évangiles et le Coran, ça partait dans tous les sens, il fallait mettre de l'ordre là-dedans.

Quant à l'histoire... Allez savoir qui furent les plus malins pour coloniser l'Afrique et pour transformer ces stupides païens en bons monothéistes, et par la même occasion en esclaves. Peut-on vraiment parler de conflits dans cette histoire, puisqu'il n'y a pas de discussion ni de confrontation possible, les uns et les autres étant convaincus de posséder la seule vérité, transmise directement par Dieu? La rivalité pour accéder aux mêmes biens ou au même statut n'est pas, à mon avis, la forme authentique du conflit; elle n'enrichit ni les uns ni les autres, mais les renferme et donc les appauvrit.

Difficile quand on est né musulman de se déclarer athée. Mais le Coran, comme les Évangiles, est susceptible de multiples interprétations ; et certains courants, tels le soufisme ou l'alévisme, sont proches d'une forme de panthéisme. Chez « nous », il y a eu aussi des tas d'interprétations et, de mon point de vue, l'anarchisme lui-même s'est construit contre le christianisme. Mais pour se dresser contre, il faut nécessairement être issu de. Ce qui, entre parenthèses, ne permet pas d'imaginer que l'anarchisme puisse être « exporté » dans d'autres cultures, mais n'empêche pas de trouver au sein de celles-ci des aspirations, des pensées, des comportements qui aient avec lui de profondes similitudes.

Mais dans tout cela il n'y a pas de quoi fouetter un chat, et je suis satisfait de pouvoir ainsi introduire le chat anarchiste pour perturber le groupe des animaux aux destins bibliques, loup, cochon et mouton. Toutes ces histoires ne jouent que par la bande dans les relations que nous pouvons avoir, ou non, avec les Arabes qu'il nous arrive de rencontrer dans nos rues ou dans les leurs. Les uns et les autres, et chacun d'entre nous, avons un héritage fait de multiples éléments. Au-delà, c'est à travers les émotions, la manière de les exprimer par le regard, le corps et les mots que nous pouvons apprendre les uns des autres. Chacun connaît des Arabes non croyants qui respectent le Ramadan et d'autres qui se disent croyants et n'en font rien.

Cette histoire de « conflit de cultures » est le type même du faux conflit, créé de toutes pièces par ceux qui prétendent posséder la vérité ou la « civilisation » et invitent à exterminer l'autre et même à lui dénier l'humanité qu'il a en commun avec nous. Le but, ou le résultat, est d'éviter que ceux à qui s'adresse ce discours puissent reconnaître entre eux les similitudes fondamentales liées à ce destin commun ; que celui-ci n'exclue pas, au contraire, les divergences, dont peuvent naître des conflits dont on peut discuter et s'enrichir mutuellement.

Si, il y a quelque chose comme un conflit dans nos banlieues, par exemple. Il y a en tout cas un conflit possible entre les pauvres qui y sont confinés, dans ces banlieues « qui craignent », et les riches qui les y ont enfermés. Mais pour désamorcer cela, rien de tel que de faire intervenir la rivalité entre pauvres, d'introduire ici des histoires de religion et de civilisations.

**“C’est à travers les émotions,
la manière de les exprimer
par le regard, le corps
et les mots que nous pouvons
apprendre les uns des autres”**

Antagonismes et rivalités sont deux formes de conflits inauthentiques, parce que bloquant toute reconnaissance de l'autre comme un semblable.

QUI A PISSÉ DANS L'ASCENSEUR ?

Bizarre, la trace est trop haute pour être celle d'un chien et, dans l'immeuble, il n'y a pas d'ado. Le petit-fils que garde sa grand-mère ? À vue d'œil, ça pourrait être sa taille. Mais non, ce n'est pas possible, il est très bien élevé et va à l'école privée. Ça pourrait bien être le pré-ado black de l'allée voisine, baraqué et qui roule les mécaniques...

Qu'est-ce qui m'arrive ? Outre le fait que je m'en fiche complètement, quelles sont ces pensées ? Qui ne sont d'ailleurs pas des pensées, mais des machins qui errent, malgré moi, mais avec ma complicité, dans ma tête. D'autres en font des pensées et une justification à la stigmatisation de l'autre. Et voilà que ces « autres », j'ai quelque chose de commun avec eux, au moins virtuellement. Il se pourrait que mon antiracisme s'origine dans le fait que j'en reconnaisse, en moi, la possibilité, ou la passibilité. Il y a conflit à l'intérieur de moi-même entre deux passions. L'une d'entre elle me fait considérer l'autre comme un possible ennemi dont il faut se méfier, parce que... On ne sait jamais... L'autre me le fait voir comme un compagnon en humanité, avec qui je peux partager des émotions, des connaissances, plein de choses à prendre et à donner. Peut-être un conflit entre ce que Spinoza aurait appelé « passions tristes » et « passions joyeuses ».

Dans la rue ou dans le métro, je croise des gens ; plutôt des corps et des regards, portés par toutes sortes de personnes : des enfants, voire des bébés, des vieillards, des hommes, des femmes, hétérosexuels ou homosexuels ou indéterminés, des travailleurs, fatigués ou heureux, des écoliers, des chômeurs, des gens sérieux et des racailles, des gens de gauche ou de droite, etc. Tout ceci ne se lit pas dans leurs regards et sur leurs corps. Mais ce qu'on peut y lire, et partager, ce sont les émotions, ou les passions. Passions joyeuses ou passions tristes, c'est selon, mais qui pourraient être nôtres, et le sont sans doute. Quelquefois des sourires s'échangent ; d'autres fois éclate une dispute, banale et ridicule, à laquelle peuvent se mêler des réflexions à connotation raciste ou sexiste. Une certaine indécision ou incertitude peut se lire surtout dans le corps ou le regard des enfants ou des adolescents. Incertitude au sens où ce qui s'y lit

n'est pas la certitude. Ce qui y passe parfois, ce sont des émotions successives apparemment contraires : un regard de colère ou de méfiance qui n'est pas dirigé contre une personne déterminée, suivi presque immédiatement d'un abandon tranquille. Comme un conflit interne, en somme. On ne retrouve que rarement cette incertitude à travers le corps et le regard des adultes. Souvent l'un et l'autre sont figés, hostiles et fermés ou accueillants et ouverts.

L'atmosphère globale du wagon peut être instable, et son équilibre ne tenir qu'à un fil. Parfois, malgré l'inconfort, on se sourit et une bousculade généralisée provoquée par un cahot imprévu peut amener un éclat de rire général. Mais, d'autres fois, on ne supporte pas le contact de l'autre, les grognements se répè-

tent et engendrent parfois algarades, voire conflit général. Ce soir par exemple, pourquoi les regards se fuyaient-ils, chacun fermé sur soi, alors que tout à l'heure il régnait une sorte de complicité joyeuse ? Ou alors c'est ma perception qui est différente. Ce sont alors les passions tristes qui l'emportent, peut-être ce que Reich appelle la peste émotionnelle. C'est le cas, d'une manière générale, lorsqu'on n'est pas heureux ou que l'on se sent en danger.

J'ai quelques raisons de penser que ces relations complexes avec d'autres ne me sont pas réservées et que, tous, nous sommes susceptibles de rejeter l'autre, alors que nous recherchons également passionnément son regard, son amitié, ce qu'il a à nous apprendre des moyens qu'il a adoptés pour apprivoiser la vie et en jouir le plus possible.

Merci à S. dont les lecteurs ont déjà pu rencontrer les paroles dans un numéro précédent¹ et qui, âgé maintenant de plus de vingt ans, est devenu « sérieux ». Regardant un jour avec moi un reportage sur Mohamed Mérah, il s'exclame cependant soudain, d'une manière inattendue et spontanée : « Mais il est comme moi, on a eu la même vie, j'aurais pu devenir comme lui ! » (S. n'est pas maghrébin.)

Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin, était maurassien et antisémite. Il le reste, au moins pour ce dernier point, au début de l'Occupation et même de sa participation à la Résistance. Mais un jour, il croise un homme qui marche dans la rue avec son enfant. Il les trouve sympathiques et, laissant aller son regard, il aperçoit sou-

**“Des émotions successives
apparemment contraires :
un regard de colère ou de méfiance,
suivi presque immédiatement
d'un abandon tranquille”**

1. Voir *Réfractons*, 19, 2007.

dain l'étoile jaune; il raconte avoir été alors saisi de honte et de culpabilité par rapport à cet homme, comprenant que ce qu'il avait en commun avec lui était bien plus important que ce qui pouvait les séparer. La capacité de penser, dirait Hannah Arendt, ou plutôt une révélation « sensationnelle » (due à une sensation irrépressible qui l'a saisi alors?). Dans ce cas, et d'après mon expérience, il me semble que ce sont les sensations qui sont premières.

En fin de compte, qu'ils soient vécus individuellement ou collectivement, tous les conflits que je viens d'évoquer se ramènent à des conflits entre les passions tristes, qui nous ferment aux autres et nous cuirassent contre eux, et les passions joyeuses qui, au contraire, nous ouvrent à eux et à tous ces possibles que nous savions déjà exister en nous mais que nous hésitions à vivre, par crainte, le plus souvent. Mais, en premier lieu, ces conflits se vivent à l'intérieur de nous.

ET LES « SAUVAGES », COMMENT ILS FONT ?

Bon, il y a les Occidentaux (nous), les Arabes, les Asiatiques. Tous des gens qui ont une écriture, une philosophie, une histoire, bref qui sont comme nous, des êtres humains réels avec lesquels nous devrions être en mesure d'échanger, à égalité en quelque sorte. Ils pensent. Malheureusement les uns et les autres estiment souvent penser plus justement que les autres, quand ils se réfèrent exclusivement à ces héritages, ce qui revient à exclure la possibilité d'échanger avec ces autres et à dresser entre eux et nous un barrage, fragile, certes, mais que nous nous efforçons de renforcer.

Les autres, ceux qui vivent dans les déserts australiens, au fond des forêts africaines, ou dans la jungle de l'Amazonie ? On peut se demander, et on l'a longtemps fait explicitement, s'ils font partie de la même humanité que nous, puisque nous avons coutume de faire naître la « pensée » en Grèce, ou, à la rigueur, en Mésopotamie.

Heureusement, il y a les ethnologues. Je les préfère aux anthropologues, parce qu'ils racontent les gens, leurs vies, leurs craintes, leurs espoirs, etc. Les anthropologues, eux élaborent des hypothèses, essaient de comprendre, et ne peuvent le faire qu'à travers nos schémas de pensée occidentaux.

On peut comprendre les raisons qui les y amènent.

Philippe Descola a passé plusieurs années, il y a maintenant plus de trente ans, auprès des Jivaros Achouars qui vivent en Haute

Amazonie. L'intérêt de sa relation, outre qu'elle est bien écrite, réside dans le fait qu'il ne se place pas avant tout comme observateur scientifique et neutre, mais qu'il s'implique dans une relation qui fut, semble-t-il, riche et chaleureuse. Mais les Achouars ne sont pas des anges ; ce sont des humains comme nous. Comme nous, ils sont remplis de contradictions et, parfois, de violence. Un jour, un de ses copains casse le bras de sa femme, ce qui était, semble-t-il relativement fréquent. Descola trouve que ce n'est pas bien et le dit. L'autre l'envoie balader en lui disant, en substance et en quechua, « Occupe-toi de tes fesses et ne me la joue pas missionnaire. » Descola se livre alors à une explication de nature structuraliste (il a été l'élève de Lévi-Strauss) de ce comportement (les femmes ont un rôle différent mais complémentaire de celui des hommes, etc.) qu'il introduit ainsi :

Essayer d'apaiser par des interprétations raisonnables le sentiment de révolte que suscitent des pratiques qui heurtent leurs convictions est pourtant le seul secours dont disposent les ethnologues, condamnés par la nature de la tâche qu'ils accomplissent à ne pas se poser en censeurs de ceux qui leur ont accordé leur confiance².

Les Jivaros, dont font partie les Achouars, sont semble-t-il des descendants des Incas réfugiés là où personne a priori n'irait les rechercher. Les missionnaires sont curieux et les ont retrouvés les premiers. À l'époque où Descola les rencontre, ces missionnaires sont de deux origines, les franciscains catholiques, plutôt cool et respectueux, et les évangélistes américains, plutôt genre gros bourrins qui débarquent en avion et leur passent des films avec Jésus qui marche sur les eaux, ce qui les fait bien rigoler et leur évoque leurs esprits à eux. Ni les uns ni les autres ne les ont vraiment convertis, mais ils sont acceptés. Il y a aussi des échanges commerciaux avec les Espagnols ou hispanisés, semble-t-il sous forme de trocs : ils échangent leurs poteries contre des ustensiles de cuisine ou des tissus, voire contre des armes. Parce qu'ils se font souvent la guerre, pour des causes qui nous paraissent futiles³, ce qui énerve Descola, et on peut le comprendre.

Comme nous, il leur arrive de se sentir déprimés :

Dans sa forme la plus extrême, l'affliction amoureuse devient une mélancolie pathologique, reconnue comme il se doit comme un trouble de la personnalité et causée, comme il se doit, par un chamane malveillant⁴.

2. Philippe Descola, *Les Lances du crépuscule, avec les Indiens Jivaros de Haute Amazonie*, Pocket 2006, p.218

3. En réalité, ces « guerres » semblent s'apparenter plutôt à des règlements de compte analogues à ceux qu'on décrit dans certains « quartiers difficiles », avec cette différence cependant qu'il ne s'agit pas ici de problèmes d'intérêts matériels, mais de sortes de mauvais sorts imputés aux adversaires.

4. Descola, p. 219.

Ils font appel alors à un autre chamane, censé entrer en lutte avec le premier avec des procédés que nous considérerions comme magiques. Les chamanes occupent une place importante. Mais le devenir n'est pas une sinécure et suppose un long apprentissage pendant lequel il faut absorber des substances bizarres, subir de longs jeûnes. On devient chamane, soit parce que votre père l'était et vous a transmis la « vocation », soit parce qu'on a eu soi-même affaire à l'un d'entre eux. Un peu comme les psychanalystes. Les chamanes peuvent envoyer de bonnes flèches ou des mauvaises. Les chamanes avisés évitent de s'occuper de personnes dont ils perçoivent le pronostic comme très défavorable, de peur de se voir accusés d'avoir provoqué la mort. À part ce rôle d'experts ou de consultants, ils ne disposent d'aucun pouvoir.

Il en est de même pour ceux qui décident des guerres et les dirigent. Ils disposent d'une certaine autorité dans ce cadre qui ne se transpose pas ailleurs. Les autres relations sociales (outre les fêtes) sont régies par des sortes de cérémonies, de longues conversations marquées de références rituelles aux ancêtres, aux amis réciproques, et le sujet de l'entretien n'intervient qu'au bout d'un long moment, ce qui offre l'avantage, dans le meilleur des cas, d'apaiser les conflits lorsque le sujet porte sur une déclaration de guerre, ou de se préparer dans de bonnes conditions à faire la fête. Les liens sociaux sont faits de liens familiaux élargis et d'« amitiés cérémonielles » qui permettent d'élargir les alliances.

Bref, ils vivent les mêmes émotions que nous, les mêmes passions tristes ou joyeuses, mais les régulent d'une façon différente.

Par exemple, et contrairement à ce que déduisait Clastres de ses observations chez les Guayakis, les Jivaros ne luttent pas contre la chefferie, ils l'ignorent tout simplement :

Le terme 'chef' est intraduisible en jivaro [...]. En oscillant entre l'anarchie bien tempérée des temps ordinaires et une solidarité factionnelle fomentée par un homme dont l'autorité est bornée par les circonstances, les Achouars ont institué une forme d'organisation politique qui sauvegarde l'indépendance de chacun sans aboutir à la dissolution de tout lien social⁵.

Cette organisation sociale ne peut pas être considérée comme une marque de « primitivisme », c'est un choix de mode de vie, qui va de pair avec une conception globale de celle-ci, selon des critères qui ne sont pas scientifiques, ni rationnels au sens occi-

5. *Ibid.*, p. 322.

dental du terme, mais qui ont leur propre cohérence interne. Cette conception de la vie implique aussi un rapport de continuité et donc de respect entre les êtres, humains ou non humains, et donc des conflits dont la signification et la régulation sont différentes. Non qu'ils soient forcément moins violents, mais parce que cette violence est négociée d'une façon autre que celle qui s'est instituée en Occident :

Contrairement au mouvement historique et idéologique d'émancipation des peuples qui, à partir de la fin du XVIII^e siècle en Europe, a voulu fonder les revendications d'autonomie politique sur le seul partage d'une même tradition culturelle ou linguistique, les Jivaros ne conçoivent pas leur ethnicité comme un catalogue de traits distinctifs qui donnerait substance et éternité à une destinée partagée. Leur existence [...] se nourrit d'une même façon de vivre le lien social et la relation aux peuples voisins, certes sanglante à l'occasion dans son expression quotidienne, non par le bannissement d'autrui dans l'inhumanité, mais par une conscience aiguë de ce qu'il est, ami ou ennemi, nécessaire à la perpétuation du soi⁶.

C'est donc un choix autre mais qui peut aussi nous aider à réfléchir à ceux que nous avons faits :

Si des sociétés fondées sur la prééminence du tout sur les parties ont bien couvert une grande partie de la face de la terre [...], il en est d'autres [...] non pas moins nombreuses mais sans doute moins connues, qui ont placé dans la réalisation d'un destin individuel librement maîtrisé et ouvert à tous la plus haute valeur de leur philosophie sociale. Les Achouars sont de ceux-là : peu soucieux de se concevoir comme une communauté organique, pliant l'idiome de la parenté aux exigences de leurs intérêts immédiats, soucieux de leur gloire personnelle, et prompts à désertir ceux qui voudraient trop y engager les autres, ils ne sont freinés dans l'exaltation d'eux-mêmes que par l'absence en leur propre sein de tout public pour les applaudir⁷.

Et, avec un optimisme que nous pouvons peut-être partager, Descola ajoute :

Ce que l'histoire a fait, elle peut le défaire, gage de ce que le tribalisme des nations contemporaines n'est pas une fatalité et que notre manière

6. *Ibid.*, p. 442.

7. *Ibid.*, p. 323.

8. *Ibid.*, p. 442.

présente de signifier la différence par l'exclusion pourra peut-être laisser place un jour à une sociabilité plus fraternelle⁸.

Quant au sujet qui nous occupe ici, celui des conflits, il est donc évident que les Achouars ne les ignorent pas. Ils ont deux façons de les affronter que, selon nos conceptions morales à nous qui ne sont pas les leurs, on pourrait qualifier de « bonne » ou de « mauvaise ».

**“Face au conflit
entre passions tristes
et passions joyeuses,
il y a différentes façons
de se situer”**

La bonne : on se rencontre, face à face et on cause ; d'abord des ancêtres, de ce qu'on a de commun. En fait, c'est parler pour ne rien dire, mais l'important, c'est d'être en présence l'un de l'autre, de sentir l'autre et, comme ça dure, dans le meilleur des cas la tension s'apaise et on trouve le moyen de résoudre le conflit généralement par un don, réel ou symbolique. Sinon, on fait la guerre et on se tue. Mais puisqu'il n'y a pas, chez les Achouars, de distinction nette entre la vie et la mort, comme d'ailleurs entre la vie animale et plus largement entre la nature et l'humanité, tuer l'autre ne signifie pas l'éliminer, le faire disparaître. C'est pour ça qu'autrefois les Jivaros coupaient la tête de leur ennemi mort pour lui garder une place et éviter qu'autrement il cherche à se venger.

Je ne cherche pas ici à faire l'éloge d'une manière de vivre et de penser la vie qui est celle des Jivaros. Je ne souhaiterais pas y adhérer, mais simplement reconnaître que, face au conflit entre passions tristes et passions joyeuses, il y a différentes façons de se situer. Tout au plus peut-on constater, ou supposer, à la lecture de Descola, que les Achouars connaissent plus que nous de temps consacrés à la fête et aux plaisirs.

Le séjour de Descola date maintenant de plus de trente-cinq ans, et il est probable que la vie des Jivaros a changé, malgré leur désir de rester isolés qui, paradoxalement, va de pair avec un sens de l'hospitalité assez développé.

Une récente série d'émissions s'est intéressée à un autre peuple jivaro proche des Achouars, les Kischwa⁹. Il s'agit d'un reportage réalisé à l'occasion de la Fête de la lance à laquelle Descola faisait déjà allusion. Ils sont maintenant habillés à l'européenne (même les enfants se baignent en maillots. Ah, les missionnaires !). Mais ils dansent avec leurs masques et leurs tatouages rituels, qu'ils gardent d'ailleurs et entretiennent tout au long de leur vie. Ce n'est pas pour eux un déguisement, mais l'expression de leur participation à la totalité de la nature ou plutôt de leur insertion en leur sein.

9. Le peuple Kischwa de Sarayaku, France Culture, émission « Sur les docks » des 25, 26 et 27/06/13

Comment concilient-ils leurs croyances traditionnelles avec la religion¹⁰? Je pense qu'ils ne concilient pas, mais que ça cohabite. Ils acceptent la présence du curé parce qu'il a une bonne tête. Et le curé, comment fait-il? On ne sait pas, mais on a parfois l'impression qu'à la longue, c'est lui qui s'adapte.

On leur a appris à lire et à écrire, mais le quechua n'était pas une langue écrite. Devenue langue nationale, au même titre que l'espagnol, est-il maintenant écrit? Le mot *chef* a-t-il été introduit?

On leur a envoyé des instituteurs depuis la ville; ils les ont refusés et ont maintenant des enseignants issus de leur peuple. Ils ont même un professeur de philosophie, un vrai, formé dans les Universités mais venu de chez eux, qui leur enseigne le sens de leurs traditions! Ce qui, en soi, signifie aussi que cela ne se fait plus naturellement comme jadis et qu'ils craignent que les «bienfaits» de la civilisation séduisent les jeunes.

Dans ce reportage, les Jivaros ne font pas allusion à leurs façons de réguler les conflits qui peuvent surgir entre eux. Indépendamment du fait qu'ils n'ont pas forcément envie d'en parler dans ce cadre, c'est la fête et ce n'est pas le moment d'y penser. Et un autre conflit autrement plus important les occupe, celui qui les oppose aux compagnies pétrolières qui veulent s'installer dans la jungle et détruire ainsi leur cadre de vie, ce qui les contraindrait à rejoindre les bidonvilles de la capitale. Un conflit analogue à celui que vivent les Indiens du Pérou, face à des conglomérats qui veulent installer des mines d'or à la place d'un lac qui procure l'eau douce et donc les possibilités de culture à tout un peuple. Un conflit qui nous concerne aussi au premier chef.

Mais avec l'écriture d'autres choses se sont introduites: l'histoire, la philosophie, etc.

Le sens de l'histoire n'est sans doute pas universel: chez les Jivaros, la mythologie est une réalité parallèle toujours présente à l'autre. On ne peut pas, à mon avis, comprendre les croyances et les rites des Achouars, comme ceux d'autres cultures, en invoquant le symbolisme, puisque pour eux il s'agit de réalités: les esprits des ancêtres ou des animaux, voire tous ceux qui habitent la nature et les objets sous différentes enveloppes qui ne modifient pas leurs identités interviennent dans la réalité de celui qui les convoque ou par lesquels il est convoqué.

Mais ce mode de compréhension de notre place dans le monde est aussi une possibilité pour nous et, de même que les Achouars peuvent faire appel à des explications plus rationnelles, au sens que

10. À mon avis, on ne peut pas parler de «religion» chez ces personnes, mais plutôt d'une philosophie qui englobe tous les aspects de la vie. Un peu comme chez les anarchistes...

nous donnons ici à ce terme, de même nous pouvons retrouver en nous des situations ou des sensations, ou des pensées proches de ce qu'ils vivent.

Dans toutes ces situations, nous sommes *passibles* de deux types de compréhension de notre place dans le monde, en apparence inconciliables. Il n'y a pas de résolution possible par la synthèse, mais la possibilité d'un enrichissement réciproque des deux positions. L'existence ou non de l'écriture et, par voie de conséquence, de l'histoire pourrait créer un fossé entre les cultures et les humains qui s'y rattachent. Cependant, un nombre de plus en plus important de membres de sociétés sans écriture savent maintenant lire, pas toujours dans leur langue, il est vrai, mais connaissent en tout cas la possibilité et l'utilisation de ce mode d'échange. Parallèlement, en France ou dans les pays semblables, un nombre important de personnes ne savent pas lire. On conçoit généralement l'écriture comme un progrès. Je le crois aussi, sans oublier pour autant ce qu'une communication orale permet d'intensité et d'affectivité. Quant à l'histoire, l'exemple des Jivaros montre que le passé n'est pas absent de leur quotidien, sous forme de mythes par exemple, mais que cela rend inopérante la notion de progrès dont on doute aujourd'hui du bien-fondé, sous la forme qu'il a prise en tout cas dans nos sociétés, comme une évolution inéluctable vers toujours plus; il s'agit d'une autre conception du rapport au passé, qui a sa propre valeur, mais qui peut cohabiter avec l'histoire. Pas d'écriture, pas d'histoire possible. C'est peut-être un manque, mais c'est aussi une autre manière de considérer le monde, pleine d'une autre richesse¹¹. Je souhaite aux Jivaros, qui maintenant lisent, de n'avoir pas perdu cette richesse et de pouvoir nous la faire partager.

Et l'utilisation de l'écriture va de pair avec celle de l'argent dont on peut douter de l'influence bienfaisante. Comme l'a fait remarquer Pierre Clastres, l'écriture est aussi indispensable à l'introduction de la loi, du moins telle que nous l'entendons en Occident¹².

Sans écriture, pas non plus de philosophie possible. Les ouvrages des philosophes s'intéressent aux Grecs et aux Juifs, au mieux aux peuples du Moyen Orient. Aussi, bien sûr, aux pensées de l'Asie. Mais, en gros, c'est comme si tout avait commencé avec les Grecs. À l'époque d'Homère, le reste de l'humanité était-il inexistant, ou composé seulement de brutes sans pensée et sans émotion? Nous restons, pour la plupart d'entre nous, marqués par la pensée de Hegel pour qui l'histoire et la raison sont les deux dieux qui

11. Toutefois, pas d'histoire, ceci implique aussi l'impossibilité d'imaginer un futur. Dans la cas des Jivaros, celui-ci s'impose à eux de la manière la plus sinistre qui soit, puisqu'il suppose leur destruction. L'absence de l'histoire entraîne aussi une monotonie certaine. Descola suppose que c'est pour rompre cette monotonie que les Jivaros se font parfois la guerre!

12. Pierre Clastres (reprenant Lévi-Strauss), *La Société contre l'État*, p. 152, Éd. de Minuit, 1974.

nous régissent d'une façon rigoureuse et pour qui la vérité est un absolu. Je pense que la philosophie, à laquelle ils ont intégré leur vision du monde, peut élargir celle des Jivaros et qu'ils tentent de tirer le meilleur parti possible de ce que peut leur apporter l'acquisition de l'écriture pour l'utiliser dans une perspective de lutte contre l'utilisation qu'en font les consortiums pour leur imposer un mode de vie qui détruirait le leur. Saurons-nous, nous aussi, tirer profit de ce qu'ils peuvent nous apporter afin que nos luttes rejoignent les leurs ?

CONFLITS JOYEUX ET CONFLITS TRISTES

Je ne suis jamais allé à la rencontre des Jivaros, au fin fond de la forêt amazonienne. Mais si je l'avais fait cela aurait été dans le désir et l'espoir d'y rencontrer des regards et des corps et, accessoirement, des paroles. J'aurais, là-bas, rencontré les mêmes émotions qu'ici, les mêmes passions, les mêmes amitiés et les mêmes conflits, mais exprimés, résolus ou non, de manière différente. Tout cela fait pour moi partie de possibilités imaginables. Une rencontre de membres de la communauté humaine, avec lesquels nous partageons le même monde.

Il ne m'est par contre pas possible d'imaginer rencontrer un jour un banquier ou l'un de ces multimilliardaires, fût-il blanc de peau et parlant la même langue que moi. Ils manient des sommes qui n'ont aucune signification dans ma réalité. Ils ne font pas partie de mon monde. Quand bien même nous apprécierions les mêmes musiques et les mêmes concerts, ce ne serait pas aux mêmes places; même les entractes se situeraient en des lieux différents. Peut-être utilisons-nous les mêmes mots, mais nous ne leur attribuons pas la même valeur ni le même sens. Il ne peut y avoir entre nous que «mésentente», au sens où l'entend Jacques Rancière, et cette mésentente est génératrice d'un conflit irréductible dont la source n'est pas dans les passions mais dans une réalité faite d'intérêts sans rapport les uns avec les autres et d'appartenance à des univers différents.

Je partage le monde de ceux dont je peux voir les corps ou croiser les regards dans la rue; je peux aussi partager, au moins virtuellement, le monde des Jivaros dans la jungle, grâce aux

**“J'aurais, là-bas, rencontré
les mêmes émotions qu'ici,
les mêmes passions,
les mêmes amitiés
et les mêmes conflits”**

descriptions et aux souvenirs des ethnologues qui ont partagé leurs vies. Je laisse ici de côté, sans forcément les récuser, leurs interprétations souvent proches du structuralisme, pour garder l'écho de l'amitié qui a pu naître d'une cohabitation de plusieurs années.

Mais je ne partage pas le monde de MM. Valls et Colomb, respectivement ministre de l'Intérieur et maire de Lyon, qui, après l'incendie d'un immeuble occupé par des Roms qui a fait plusieurs victimes dont un enfant, n'ont pas même dit un mot aux victimes alors qu'ils étaient sur les lieux, montrant ainsi qu'ils les considéraient comme des choses inanimées. J'affirme qu'il s'agit là « d'indécence », au sens, je crois, où Jean-Claude Michéa utilise ce terme.

Des barrières qui séparent les hommes entre eux, ou les isolent, les deux plus apparentes sont sans doute celles de la langue et celle de la condition sociale. Celle-ci est, je pense la plus fondamentale. On peut communiquer avec un immigré qui ne parle pas notre langue, par le regard ou l'attitude. Pas possible avec des financiers, ni même avec des intellectuels patentés : les concepts volent dans l'air comme des oiseaux étranges, et notre regard, ou notre attention va de l'un à l'autre. Avec ceux-ci, qui vivent dans un monde qui n'est pas le nôtre, il n'existe pas, à proprement parler, de conflit, pas même de conflit d'intérêt, puisque les intérêts ne sont pas de même nature, ne concernent pas les mêmes réalités ; la plupart d'entre nous ne recherchent pas l'accumulation de richesses virtuelles, mais l'usage de biens réels. Pas de conflit possible, donc, mais un antagonisme radical, ce qui implique combat à mort entre deux alternatives inconciliables. Bien sûr, il ne s'agit pas ici de la mort de personnes, puisque ceux auxquels je pense ne sont pas des personnes, mais des personnages en représentation. La disparition de l'un ou de l'autre ne changerait rien. Ces choses se reproduisent automatiquement, sans même l'intervention de la sexualité et donc du plaisir, cette passion joyeuse ! Je souhaite que, transportés dans la jungle amazonienne, ils se retrouvent nus, dépouillés de leurs cuirasses d'arrogance et de certitudes, enfin passibles de peurs, d'angoisses, de doutes et de besoins de l'autre. Peut-être alors pourrions nous les rencontrer.

Car le conflit ne peut exister qu'entre deux semblables, qui parlent le même langage, mais pas forcément la même langue, et sont en désaccord. Ce désaccord peut avoir de multiples causes et porter sur de multiples objets. Il peut parfois être violent et même mortel, sans que ceci signifie la négation de l'autre, comme c'est le cas dans notre culture : sur ce point les Jivaros ont sans doute à nous

apprendre. Lorsque c'est le cas, c'est que les passions tristes l'emportent sur les passions joyeuses, si on utilise les références spinozistes. Selon des références reichiennes, on pourrait aussi bien parler d'une victoire provisoire du dor (*death organ*) sur l'orgone. Mais on sait alors qu'il s'agit d'une stase, d'une sorte de marais croupissant qui empêche le cours naturel de la vie, de l'orgone de se développer, à cause des traumatismes psychologiques ou sociaux qui ont pesé sur nous.

Cependant, il me semble que ce qui surgit de manière spontanée, ce sont toujours les passions joyeuses. Ce sont elles qui ouvrent à l'autre, et même à nous. Les passions tristes, elles, s'incrustent peu à peu en nous, sur fond de soucis, de misère, d'humiliations répétées qui ont infiltré en nous des «idées» toutes faites.

Quant aux différences de cultures, elles ne sont jamais si importantes qu'elles nous empêchent de retrouver en l'autre, à travers des manifestations différentes, les mêmes désirs, les mêmes attentes et les mêmes angoisses. Vécus par chacun en des instants différents ou sur des modes apparemment différents, mais dans lesquels chacun peut retrouver l'écho ou la correspondance de se propres désirs, attentes et angoisses.

Alain Thévenet

